

SANG VIOLET

ou

L'affaire Kuglobvic

Roman

Claude Ritz
ritz.claude@numericable.fr

Prologue

Colmar, mardi 15 novembre 2016
18h30

Les brigadiers Witz et Krumbel pénétrèrent au 20 de la rue Édouard Richard, près de la voie ferrée, et gagnèrent le petit appartement situé au-dessus du magasin de cycles. Le commissaire Reibel les y avaient envoyés après un coup de téléphone bizarre, vers 18 heures, émanant du club de Handball de la ville de Sélestat, Bas-Rhin.

- Nous sommes sans nouvelle d'un joueur qui devait participer à l'entraînement et n'arrivons pas à le joindre, ni sur son portable ni à son domicile. Nous sommes inquiets, ça ne lui arrive jamais, vous a-t-on signalé un éventuel accident de la route dans les environs ?
- Pas à ma connaissance non. Nous pouvons passer chez lui voir s'il répond, laissez-moi ses coordonnées.

Arrivés sur le palier, les deux policiers sonnèrent plusieurs fois, sans réponse, aucun bruit ne provenait de l'appartement. Ils retournèrent à la brigade en rendre compte à leur supérieur. Celui-ci obtint du procureur une autorisation de perquisition dans le cadre d'une « disparition inquiétante ».

Vers vingt heures, les même brigadiers forcèrent la porte du logement et tombèrent littéralement sur le corps d'un homme, allongé dans l'entrée au milieu d'une flaque de sang.

Bridzel Kuglobvic, 31 ans, serbe, sportif de haut niveau et handballeur professionnel, avait été assassiné chez lui.

- En voilà un qui ne jouera plus à la baballe, crut bon de s'exclamer Witz en guise d'oraison funèbre.
- Ouais, fin du match, s'empressa de compléter Krumbel.

Sur le cadavre, ils découvrirent quelques mots manuscrits sur un bout de papier carré taché de sang. Sans y toucher, ils ne purent cependant résister à la curiosité de déchiffrer les quelques mots posés

d'une écriture hachée.

*À l'heure du loup
Je suis la plaie et le couteau
Son silence est ma nourriture
Demandez la poussière
Vous réaliserez
LE RÊVE*

Paris, 36 Quai des Orfèvres
23 septembre 2016

– En Alsace ?!!! Et pourquoi pas en Allemagne tant que t'y es ?

La voix du commandant de police Guillaume Blanchard, habituellement teintée de soleil méridional, avait changé. Elle n'évoquait plus du tout le chant des cigales, le pastis à l'ombre des platanes et encore moins la brise rafraîchissante des plages languedociennes. Sa colère se nourrissait de l'aridité et de la rudesse des paysages secs et sauvages de son Larzac natal. Et son souffle tempêtait telle une Tramontane déchaînée. La vénérable maison en tremble encore...

Face à lui, dans son bureau du troisième étage, le commissaire divisionnaire Jean-Baptiste Clérot tenta une accalmie.

- C'est une région magnifique, viticole comme la tienne...
- J'en ai rien à foutre du pinard, merde ! Tu vas aussi me vanter la choucroute ou autres particularismes régionaux ? Tu me vois vraiment au milieu de ces autonomistes enragés, complotant dans leur langue codée, une bière à la main ?
- L'Alsace est française, je te le rappelle, et Colmar une ville très culturelle.
- C'est le pôle nord, bordel ! Déjà que monter de Montpellier à Paris ça nous faisait flipper, mais Paris c'est Paris, j'ai pu y terminer mon apprentissage de citoyen, ne me renvoie pas à la campagne, sur la banquise de surcroît !

Clérot soupira en suivant Blanchard du regard. Celui-ci arpentait maintenant le tout petit espace entre la fenêtre et la porte du bureau, trois mètres à tout casser. Sa fureur était manifeste, mais cela rassura paradoxalement le commissaire, il faut parfois souffler très fort pour réactiver les braises.

- Écoute Guillaume, cela fait maintenant des mois que tu traînes ta misère en ville, hanté par tes souvenirs, je ne sais pas comment tu t'occupes mais je n'ai pas le sentiment d'une amélioration. Tu dois reprendre une activité, professionnelle

en l'occurrence, mais ici, au milieu de tes fantômes, c'est impossible et tu le sais parfaitement. Un poste vient de se libérer à la BAC de Colmar, dans le cadre du renforcement de la sécurité. Tu y officieras sous les ordres du commissaire Clément Reibel, un bon flic.

- Je dois rester pour Mandie, elle n'acceptera jamais de déménager.
- Il le faut pourtant, et le temps presse. Pour ta fille aussi, peut-être même surtout pour elle, le changement d'air est impératif. Si tu n'es pas capable de le faire pour toi, fais-le pour elle, la date anniversaire approche.
- Tu connais les ados, je vais avoir droit à la méga crise.
- T'as connu pire.

Il regretta immédiatement sa réplique devant l'air sombre, indigné et parfaitement justifié de son subalterne mais néanmoins ami de longue date. Guillaume était, jusqu'au cataclysme, un excellent policier, enquêteur de terrain au raisonnement très sûr et au flair affiné, préférant se fier à ses intuitions et très peu enclin à la paperasse. Extrêmement déroutant pour la plupart de ses collègues qui le prenaient souvent pour un doux rêveur, il ne portait une arme que si le règlement le lui imposait et encore, il fuyait les séances d'entraînement au tir. Mais ses résultats plaidaient en sa faveur, incontestablement.

- Excuse-moi, il est temps que ma retraite arrive enfin, je dis n'importe quoi de plus en plus souvent. Bon courage Guillaume, ils t'attendent à Colmar le 2 novembre.
- T'attends pas à ce que je te remercie !

Jean-Baptiste Clérot se tint les oreilles pour atténuer le fracas de la porte claquée.

Énorme soupir...

Paris, 36 Quai des Orfèvres
13 novembre 2015

Le commandant Blanchard travaillait tard ce soir-là. Il devait mettre un terme à son rapport de police concernant une affaire de violence conjugale particulièrement atroce. Le suspect passait en audience dans quelques jours au Palais de Justice. Il était plus que temps de rendre sa copie, les juges et avocats devant en prendre connaissance avant le procès. Il était atteint en effet d'une forme de procrastination sévère concernant tout ce qui touchait de près ou de loin au travail administratif, y compris dans sa vie privée, et donc, repoussait ces tâches jusqu'au dernier moment. De temps en temps, il relevait la tête et fixait un bref instant le portrait de sa petite famille, Marion sa magnifique épouse, à ses côtés, Mandie leur fille tout sourire entre eux deux. Amandine de son prénom avait 8 ans sur la photo, 15 maintenant, une adolescente qui commençait à le leur faire savoir.

Guillaume Blanchard en avait 47. C'était un homme aux cheveux noirs et drus, incoiffables et donc toujours en bataille. Il refusait cependant de les couper à ras, une tentative lointaine l'en dissuada à jamais. « Trop sévère et trop flic » estima-t-il. Cette coiffure lui procurait en effet une allure romantique et douce, ponctuée d'un regard gris souvent rêveur, un nez fin et des lèvres au sourire dissymétrique qui accentuait son charme. Les rides avaient commencé leur travail de sape autour de ses yeux, sans l'affecter pour autant. Sa barbe de trois jours, parsemée de gris, en comptait plutôt huit ou neuf de façon régulière, non par effet de mode mais par pure flemme. Il attachait en effet peu d'importance à son apparence et sa garde-robe non plus n'entrait pas dans ses priorités. Chemises, polos, ou pulls en hiver, sur un pantalon ample et pratique, qu'importent les couleurs ! Bien que Marion veillait au grain la plupart du temps. Il portait ce soir un pull violet sur une chemise noire, un pantalon gris foncé. Une paire de mocassins marron et un blouson fourré de la même couleur, sur le dossier de son fauteuil, complétaient sa tenue.

Il se leva, ses jambes s'engourdisaient. Il fit quelques pas dans la pièce, son bureau du quatrième. L'endroit était un peu austère, murs beiges sans décoration si ce n'était quelques affiches à la gloire de la police ou diverses notes internes, souvent anciennes, punaisées directement sur le plâtre antique. Un tube de néon diffusait sa lumière blanche en grésillant comme tous les tubes de néon ! Le commandant était plutôt grand, dépassant sans doute le mètre quatre-vingt. Son allure cependant, n'avait rien de sportive, son abdomen légèrement renflé en témoignait. De fait, il n'aimait pas le sport tout simplement et s'y intéressait encore moins (une heure de sport par jour vous fait perdre presque...60 minutes !). Il s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la Seine. La nuit était tombée sur Paris depuis un moment déjà, il était près de 21h30. Il n'aimait pas son lieu de travail, mais il y passait très peu de temps dans les faits. Même quand il n'était pas sur le « terrain », lors d'une enquête, il préférerait réfléchir tout en flânant le long des quais, comme si le fait de marcher faisait progresser également sa quête de vérité. Le fleuve lui-même y contribuait malgré sa teinte brunâtre peu engageante. Il aimait l'eau, le passage des bateaux-mouches chargés de touristes, forme de vie au rythme apaisé à l'opposé de la férocité du bitume et des pavés qui transformait ses différents usagers en bêtes sauvages.

Ils avaient loué un appartement dans le dixième arrondissement, au 35 rue de la Grange aux Belles, face à l'Hôpital St Louis. C'était probablement plus l'aspect poétique du nom de la rue qui avait plu à Blanchard, les contingences matérielles n'avaient que peu de prise sur lui. Un deuxième atout cependant l'avait définitivement convaincu de la justesse de ce choix. C'était à deux pas du Canal St Martin, autre lieu de flânerie possible, il pouvait emporter du travail à la maison ! Leur logement n'en était pas pour autant inconfortable, loin de là. Trois vastes pièces bien agencées, cuisine équipée et décoration simple, sobre et moderne laissée aux soins de Marion qui possédait un goût très sûr en la matière. La chambre de Mandie, cependant, n'avait désormais plus rien du domaine d'une enfant. Si quelques peluches avaient échappé au génocide, le reste de ses jouets avaient laissé la place à un bureau au désordre inimaginable d'où émergeait un ordinateur portable - « toutes mes copines en ont un ! » répété un million de fois - , un éparpillement de vêtements débordait de la petite

armoire opposée et d'un lit un peu plus grand qu'avant toujours défait. Aux murs, plus le moindre espace disponible non plus, photos, affiches de prétendues stars incontournables et quelques pensées irréfutables sur le sens de la vie griffonnées sur des petits morceaux de papier multicolores recouvraient toute la surface. Les négociations en vue d'une « amélioration », en maniant tour à tour, ou les deux à la fois, la carotte et le bâton, pour tenter d'obtenir un compromis « raisonnable » entre les deux partis, parents et ado, étaient permanentes et éprouvantes. Et si d'aventure, un peu de ménage et de rangement spontanés apparaissaient parfois, la méfiance était de rigueur, une demande de compensation apparaissait très rapidement sous la forme d'une sortie, l'achat du nouveau smartphone... «Elle est trop calé ma piaule, papa !». Oui, Guillaume et Marion devaient également tenter de traduire un nouveau langage, traduction souvent facilitée par les expressions corporelles de leur fille.

Mandie avait invité sa copine Jenny ce soir-là. Pizza, vidéo-clips et chat internet au programme, génération connectée, impossible de lutter face au tsunami technologique. Guillaume et Marion avaient décidé de mener une surveillance qu'ils espéraient la plus discrète possible, surtout à travers son comportement et son humeur. Tous deux répugnaient en effet à fouiller dans ses affaires, du moins tant qu'aucun signal d'alarme n'interviendrait. En cela son père faisait un peu confiance à son flair de flic même si, il le savait bien, les cordonniers étaient souvent les plus mal chaussés. Marion, quant à elle, avait prévu une soirée avec son amie Alex, théâtre et petit resto dans le quartier. Blanchard serait rentré avant elle, il se ferait un bon plat de pâtes à l'huile d'olive, à l'ail et au parmesan.

Il fut tiré de sa rêverie par la sonnerie du téléphone.

- Blanchard, c'est Dubois des transmissions, t'es encore au boulot ? Lâche tout, c'est le gros foutoir dans Paris, attaques terroristes multiples, pas le temps de te donner des détails. Tout le monde est sur le pont. Tu es chargé de coordonner les contrôles Porte de Bercy. Vous arrêtez tous ceux qui vous paraissent louches, papiers, fouille des bagnoles s'il le faut. On recherche des armes et avec beaucoup de chance, les terroristes. Magne-toi.

Il enfila maladroitement son blouson, sortit précipitamment sans

même éteindre le néon grésillant, dévala quatre à quatre les escaliers usés et patinés de la Grande Maison jusqu'au garage où le planton lui indiqua qu'il restait deux voitures disponibles. Une Clio Police Nationale ferait l'affaire, sirène et gyrophare enclenchés, il s'engagea sur les quais, vers l'est. Il n'aimait pas agir dans la précipitation et encore moins conduire, surtout façon Taxi, le film. D'ailleurs il n'avait pas de voiture.

Mais l'urgence, là, la sienne, était de prendre des nouvelles de sa femme et de sa fille, d'autant plus que la fréquence police de la radio de bord donnait des détails de plus en plus précis de ce que l'on pouvait qualifier désormais d'actes terroristes. Stade de France, terrasses, salle du Bataclan, funeste litanie... Il appela Mandie en premier.

- Papaaa! C'est trop poche de me surveiller à distance!
- Mandie, t'es à la maison?
- Ben oui, on chille grave avec Jenny.
- OK, ne sors pas surtout, promis?
- D'accord, mais t'es bizarre là, qu'est ce qui se passe?
- Rien, attends maman, dis lui que je rentrerai sûrement très tard, bisous ma grande.

Il raccrocha, composa le numéro de Marion...boîte vocale. L'angoisse le prit, il tenta de se rassurer, elle devait être encore au théâtre. Il fut ralenti par une circulation à l'arrêt et, malgré la sirène et le gyro, eut bien du mal à se frayer un passage jusqu'au poste de contrôle improvisé à l'avant des accès au périph. Plusieurs files de voitures passaient au compte-goutte à hauteur du ministère des finances et de la grande salle de spectacle rénovée. Il se gara sur un bout de trottoir encore libre. Il travaillait en binôme en règle générale, mais ne savait pas où se trouvait son habituel coéquipier, le lieutenant Raphaël Vernon. Il rejoignit l'un des brigadiers en service.

- Commandant Blanchard, brigade anti criminelle.
- Bonsoir commandant.
- On vous a missionnés pour quoi précisément ?
- On n'en sait rien commandant et sauf votre respect, c'est un énorme bordel. Les gens râlent, nous traitent de tous les mots, et on ne sait même pas ce qu'on cherche !
- Pour tout vous dire, moi non plus, mais continuez quand

même, je vais essayer d'aller aux nouvelles.

Blanchard s'éloigna pour tenter de joindre Marion. Il dut effectuer quelques dizaines de mètres afin d'atténuer le vacarme assourdissant du concert de klaxons déchaînés avant de lancer l'appel. Rien, l'angoisse, plus forte... Il rappela sa fille. Surtout ne pas l'inquiéter, est-ce possible?

- Papa, c'est quoi tout ça ?
- Tu parles de quoi ?
- Les attentats là, on a allumé la télé après ton coup de fil, c'est tout près d'ici, ça craint trop.
- Ne vous inquiétez pas, vous ne risquez rien, maman est sortie vers quelle heure?
- Vers sept heures, elle a dit qu'elle allait au Laurette Théâtre.
- Bien, demande à ta mère de m'appeler quand elle sera rentrée.

Le Laurette Théâtre Paris est une toute petite salle qui propose des spectacles innovants. La programmation y est sympa et de qualité, ils y étaient déjà allés plusieurs fois. Situé rue Bichat, il ne se trouve qu'à quelques pâtés d'immeubles de leur domicile. Blanchard savait que certaines séances, doublées, débutaient à 19h30, le vendredi entre autres...Panique totale ! Que faire ? Son impuissance face à la situation, multipliée au centuple par ces barrages ubuesques, lui faisaient tourner la tête. Une sueur malsaine lui glaçait le dos, il tremblait.

- Marion, réponds je t'en supplie... Et merde!

Il ne pouvait pas rester là, sa décision était prise, vite, la bagnole direction le dixième. Tant pis pour sa hiérarchie et de toute façon, qui se soucierait de lui ? Il eut du mal bien sûr à s'extraire de ce magma de véhicules furieux à l'arrêt. Un nouveau rodéo périlleux débuta, ne faisant qu'accroître sa tension déjà extrême. Il parvint à rejoindre la gare de Lyon, filer jusqu'à la Bastille puis poursuivre son gymkhana par les boulevards Richard Lenoir et Jules Ferry, plein nord. Mais dès la rue du Chemin vert, il fut dévié vers l'est. La priorité avait été donnée aux véhicules de secours, aux sapeurs pompiers, aux services de police autorisés, sirènes hurlantes et avertisseurs lumineux, nuit bleue et rouge sang à Paris. Les infos de la radio de bord devenaient de

plus en plus insoutenables, kamikazes au Stade de France, massacres sur les terrasses, prise d'otages au Bataclan en plein concert, déjà des dizaines de morts... Puis la voix de son collègue des transmissions.

- Blanchard, c'est Dubois, tu me reçois ?
- Ouais.
- Lève le barrage, c'est trop le cirque et ça ne mène à rien.
- Heu...
- T'es où là ?
- En bagnole, onzième.
- Qu'est-ce que tu fous là-bas bon sang ? C'est vraiment pas le moment d'oublier la discipline, tu n'as rien à faire dans le quartier des attentats.
- Je te rappelle que j'y habite et surtout...je n'ai plus de nouvelles de ma femme, elle est sortie ce soir.
- Merde !... D'accord, mais que tu saches, tout le quartier est bouclé. Je vais prévenir directement les gars à Bercy.
- Merci.

Déjà 23 heures passées, d'autres infos, les noms des restaurants visés, La Belle Équipe, Le Petit Cambodge... Marion adore ce resto, sa déco moderne et sa cuisine typique, excellente du reste, ils y mangent régulièrement, c'est à deux pas du Laurette Théâtre, putain c'est pas vrai ! La circulation s'était nettement densifiée, plus viiiiite ! Téléphone, un espoir. Non, c'est Mandie, il décida sur le champ de mentir, sans plus réfléchir à d'éventuelles conséquences.

- Mandie, ça va ?
- Non ça va pas ! Où est maman ?
- Elle va bien, je l'ai eu au téléphone, elles sont du côté de La Bastille et m'attendent là-bas.
- Alors pourquoi elle répond pas ?
- J'en sais rien ma chérie, je te rappelle dès que je l'aurai retrouvée.
- Papa, les images à la télé....
- Ne pleure pas Mandie, tout va bien se passer.

Il raccrocha et tenta de se rapprocher jusque vers la place du Colonel Fabien. Circulation une nouvelle fois à l'arrêt. Rebelote sur un

trottoir. Il maudit sa piètre condition physique trente secondes après avoir commencer à courir...Rue de la Grange aux Belles, il passa devant chez lui. Au bout d'un kilomètre, essoufflé et en nage, se dressait un nouveau barrage interdisant l'accès à la rue Bichat.

- Commandant Blanchard, de la crim'.
- Personne ne passe commandant, le quartier est bouclé.
- Mais ma femme...
- Les blessés ont été évacués, les morts sont encore sur les trottoirs.
- Évacués où ?
- Je ne sais pas commandant, un plan d'accueil a été mis en place dans la plupart des services d'urgence des hôpitaux de la ville.
- Je dois aller voir !
- Pas question, c'est le boulot de la scientifique, vous le savez très bien, c'est un carnage, c'est déjà pas simple d'habitude, alors là... J'ai entendu qu'un numéro vert avait été mis en place pour les proches des victimes.

La colère s'ajouta à son désespoir, mais il réussit à se retenir de tenter un inutile passage en force. Pour la centième fois, il essaya de joindre Marion, sans succès. Et maintenant, que faire ? Il décida de rentrer, Mandie devait être affolée, heureusement qu'elle n'était pas seule.

Après avoir monté les deux étages, lentement par la cage d'escalier, il respira profondément avant d'entrer.

- Papa ! Où est maman ?

Elle se jeta dans les bras de son père et donna libre cours à ses larmes. Des sanglots de terreur absolue qui ne cessèrent qu'au bout de longues minutes. Sur le canapé, prostrée, Jenny lançait des appels de secours de son regard perdu. Les deux filles n'étaient vêtues que de simples pyjamas façon ados, shorts imprimés et t-shirts avec inscriptions, style «I love N Y».

- Tu as appelé tes parents Jenny ?
- Non, c'est eux, ils vont venir me chercher.
- Rappelle-les et passe-les moi...
- Allô papa ? Vous êtes où ?...Sur le périph, OK. Monsieur Blanchard veut vous parler.

- Bonsoir monsieur Bardet, je suis chez moi avec les enfants, vous ne pourrez pas passer ce soir mais ne vous inquiétez pas, je ne les quitterai pas de la nuit, Jenny va dormir ici comme c'était prévu. Et je la ramènerai demain matin, je crois que ce sera plus simple...Non, je n'ai pas de nouvelles de ma femme mais je ne peux rien faire qu'attendre. Oui, ça ira merci, bonsoir.

Minuit passé. Guillaume Blanchard devait juguler sa propre terreur pour faire face à la détresse de sa fille et à l'inquiétude de Jenny.

- Papa, tu m'as menti.
- Je regrette mais tu comprendras un jour quand tu auras tes propres enfants.
- Je ne suis plus une enfant !
- Personne n'est jamais préparé à ce genre de situation, Mandie. Allez vous coucher les filles, je reste là.

Blanchard ne dort pas cette nuit-là. Il prit une douche en souhaitant que l'eau brûlante apaiserait un peu ses nerfs. Il mit une tenue propre, sweet bleu marine et jeans noir. En cas de départ précipité. Mais il avait promis de rester avec les filles qui avaient fini par s'endormir après de longs bavardages. Malgré l'horreur des images et l'implacable réalité du bilan qui s'alourdissait d'heure en heure, il ne pouvait se résoudre à éteindre la télé, espérant encore un miracle de plus en plus improbable. Il composa plusieurs fois le numéro vert réservé aux proches, mais rien encore ne permettait d'obtenir la moindre information. Il essaya aussi d'appeler quelques collègues qui ne lui apprirent rien de plus excepté que les travaux d'identification des victimes avaient commencé dans les hôpitaux.

Marion avait été victime d'un attentat, il ne pouvait s'y résoudre, qui peut s'y résoudre ? Blessée, ou pire ? Succédant à la panique et la douleur, l'état de choc prit le dessus. Guillaume déambula toute cette nuit-là, dans leur appartement, de pièce en pièce, sans but, le regard vide, les oreilles encore légèrement aux aguets d'une éventuelle info concernant sa femme, incapable de manger, quelques verres d'eau tout au plus. Il répondit à un appel de son père, Marcel Blanchard, depuis le sud de la France. Il le mit au courant de la situation, sans détour. Il ne pouvait pas se préoccuper de ses parents, pas maintenant. Il souhaitait au moins, au milieu de son état de prostration totale, échafauder un semblant de plan pour la journée, en vain.

Au bout de la nuit, ce 14 novembre, il s'assoupit inconsciemment plus d'une heure, somnolence agitée de naufragé en pleine tempête. Il s'éveilla vers huit heures, épuisé. Il avala un café brûlant, reprit une douche, voulut coûte que coûte glaner un minimum d'infos, télé et téléphone au fameux numéro vert, à ses collègues aussi. Toujours rien de concret. Il apprit cependant que les familles des victimes étaient accueillies à l'École Militaire, qu'il ne fallait pas pour l'instant vouloir faire le tour des hôpitaux. Un nouveau numéro pour les proches avait

été mis en place également. Il le composa, se présenta, rien pour l'instant. Blanchard décida qu'une fois les filles prêtes, ils iraient ensemble raccompagner Jenny chez elle, puis, Mandie et lui iraient à l'École Militaire. Il ne voulait pas la laisser seule et souhaitait être présent en cas d'information dramatique. Il prit conscience de ses nouvelles responsabilités, il allait devoir s'occuper seul de sa fille pour quelque temps au moins, dans le meilleur des cas. Et dans les heures à venir, il devait la soutenir, c'était son rôle de père, il devait l'assumer, sans défaillir, malgré sa propre torture.

Les deux amies se levèrent vers dix heures, les yeux gonflées par un mélange de larmes et de sommeil. Mandie se précipita dans les bras de son père.

- Papa, dis-moi que tout va bien.
- Je ne peux pas, je ne sais rien et ne veux plus te mentir. On ira ensemble se renseigner aujourd'hui, je ne te quitterai pas. Prenez votre petit-déjeuner les filles et habillez-vous.

Elles déjeunèrent d'un bol de chocolat et de quelques céréales.

Téléphone.

- Allô oui ?
- Blanchard, c'est Dubois, t'as du nouveau ?
- Non, rien pour l'instant, c'est insupportable.
- Dis-moi, qu'est-ce que t'as fait de la bagnole ? Faut la ramener, tu n'es pas en service.
- Dans l'après-midi.
- Bien, bon courage Blanchard.
- Merci.

Il ne s'était absolument pas soucié de la voiture, garée sur le trottoir. Tragiquement inaperçue au milieu d'une horrible banalisation des véhicules des forces de l'ordre en cette nuit funeste. Il observa sa fille en timide conversation avec Jenny, quelques mots banals tout au plus, il n'était pas possible de réaliser l'horreur de la situation, encore moins d'en parler. Mandie était une fille très gaie d'ordinaire, vestiges d'une enfance souriante et pleine de malice. Elle avait grandi et commençait sa mue en femme. Ses longs cheveux châtain foncé, légèrement ondulés, jusque sous ses épaules encadraient son visage ovale. Sous un front large et dégagé, les yeux marrons bien dessinés et

légèrement écartés démontraient sa vivacité. Ce visage en devenir gardait encore quelques traces de l'enfance, en particulier grâce à des pommettes rebondies et haut placées. Son nez était régulier et plutôt bien fait. Ses lèvres un tantinet charnues offraient, quand elle souriait, la vision d'une dentition parfaite (merci l'orthodontie!). Il y avait incontestablement chez elle beaucoup de ressemblance avec sa mère. Marion, où était-elle en ce moment ?

Les filles se préparèrent assez rapidement, « pas le temps de vous maquiller » avait averti Guillaume et réapparurent au bout d'une dizaine de minutes. Tenue standard, pulls amples, jeans slim et déchirés aux genoux, si si, ça se portait toujours, vieux foulards piqués dans les garde-robes des grands-mères respectives pour le côté vintage. Doudoune sans manche pour compléter la panoplie et l'accessoire désormais obligatoire, le téléphone, prolongation des membres supérieurs, siglé Zadig et Voltaire pour Mandie.

La voiture était toujours effectivement à la place où Blanchard l'avait laissée la veille, la circulation avait repris, calme et canalisée par les agents de police. Jenny habitait à Montreuil, dans un quartier pavillonnaire où ses parents avaient emménagé un an plus tôt. Ils résidaient auparavant dans le même arrondissement et les deux amies s'étaient rencontrées au collège de La Grange aux Belles, quai de Jemmapes. Sous l'insistance de Jenny, monsieur Bardet avait réussi à la maintenir dans cet établissement. Elles étaient maintenant en seconde au lycée Colbert, près de la gare de l'Est. Blanchard n'avait pas allumé la radio pendant le trajet, tous trois se taisaient en cette fin de matinée fantôme. Le soleil, bien présent sur la capitale, n'avait rien compris aux événements. Il offrait une lumière et une douceur incongrues en ce jour de deuil national. Quelques mots furent échangés avec les parents de Jenny, les copines se serrèrent longuement. Père et fille repartirent pourtant, étreints par l'angoisse, en direction de l'École Militaire. Ils longèrent la Seine après avoir quitté le boulevard périphérique puis Blanchard tourna à gauche après Les Invalides jusqu'à la place Joffre. À l'autre extrémité du Champ de Mars, la Tour Eiffel avait une sale gueule. Le symbole de Paris s'était pris un coup de vieux, toujours debout certes, mais en renvoyant en contrepoint l'image de ses sœurs jumelles New-yorkaises pulvérisées un certain 11

septembre, au nom de Dieu, déguisé en Diable, sacré farceur ! Les extrémistes avaient changé, le terrorisme était devenu tentaculaire, sous l'égide d'un État Islamique aux contours flous, Daech. Le recrutement se faisait au sein même des autochtones, « radicalisés » surtout à travers les réseaux sociaux que certains considéraient comme une des plaies de ce siècle. Lobotomisés après un séjour en Syrie ou en Irak, ils rentraient chez eux accomplir leurs monstruosité, quelles qu'en soient les cibles, il fallait instaurer un état de terreur.

L'accès aux différents parking était contrôlé, il fallait justifier de sa présence en ces lieux. Les familles des victimes étaient prioritaires, elles pourraient trouver ici « des informations utiles ainsi qu'un soutien psychologique ». À l'accueil, une jeune hôtesse les dirigea vers une salle d'attente tout en leur proposant une boisson, café pour Guillaume, coca pour sa fille. C'était une immense pièce dans laquelle avaient été installées en urgence de très nombreuses chaises et quelques tables. Des dizaines de personnes, au regards hagards ou en larmes, tentaient de maîtriser leur angoisse. Certaines ne pouvaient masquer leur énervement et manifestaient bruyamment leur colère. Le commandant avait du mal à rester en place, il se levait fréquemment et arpentaient sans but les dalles de la salle. Mandie, elle, était plongée dans son portable. Probablement quelques échanges avec ses copines. Son père ne composait plus aucun numéro depuis un bon moment, c'était inutile, si Marion avait été en état de se manifester, elle l'aurait fait depuis longtemps.

À treize heures dix, une deuxième hôtesse, plus âgée, les conduisit vers un bureau dans lequel les attendaient deux personnes, un policier en uniforme et une femme en civil, la quarantaine au visage doux et au regard se voulant rassurant. Ils les prièrent de prendre place, face à eux.

- Lieutenant Ménez affecté aux relations entre les services d'identification des victimes et leurs proches, voici madame Salomon, psychologue, les présenta l'homme. Qui recherchez-vous ?
- Commandant Blanchard, précisa Guillaume, je fais partie de la maison moi aussi, la crim' au Quai. Et voici ma fille Amandine. Je suis sans nouvelles de ma femme Marion depuis

hier soir, elle se trouvait probablement à l'une des terrasses visées, je pense au Petit Cambodge, qu'elle connaît, mais sans certitude.

- Pour l'instant, reprit Ménez, votre femme n'apparaît pas dans la liste des personnes identifiées, blessées ou décédées. D'une manière générale, les identifications prendront plus de temps pour les victimes du Bataclan où de nombreux corps sont encore sur place. Beaucoup de blessés se trouvent en réanimation dans les principaux hôpitaux, ne vous y rendez pas, une recherche aveugle serait totalement infructueuse et bien trop stressante. Les corps identifiés sont, quant à eux, transférés à l'institut médico-légal, dans le douzième. Auriez-vous une photo de votre épouse ?

Il en gardait une sur lui en permanence, un cliché de « ses femmes » qu'il avait pris sur fond de mer du côté de Palavas l'an dernier, leurs visages bronzés irradiaient d'un bonheur ensoleillé sur fond de Méditerranée bleu intense .

- Je souhaiterais la récupérer si possible.
- Je comprends, il n'y a pas de problème, nous en prendrons soin, elle peut être très utile.
- Que devons-nous faire maintenant ?
- Laissez-nous votre numéro de téléphone, nous vous rappellerons dès que de nouvelles informations vous concernant nous parviendront. Inutile d'attendre ici, vous pouvez cependant solliciter l'aide de notre cellule de soutien psychologique.

Madame Salomon n'avait pas quitté Mandie du regard durant tout l'entretien, guettant ses réactions. L'adolescente suivait la conversation, l'air absent, comme si tout son organisme s'était branché sur « pause ». Son père poursuivit.

- Pas de psy pour l'instant, merci. Nous allons manger un morceau.
- Bien, dans ce cas, au revoir commandant, au revoir mademoiselle, et bon courage.

Ils regagnèrent la voiture en silence. Le commandant n'avait pas faim mais il devait se forcer, pour sa fille. Il prit la direction du quai

des Orfèvres et y remisa la Clio. Il entraîna sa fille le long des quais.

- Mandie, nous devons garder espoir, même si nos pensées sont traversées par un tas de choses horribles. C'est peut-être maladroite ce que je te dis là, mais tu n'es pas seule, je suis là, quoique tu puisses penser de ton père.
- J'ai trop le seum, dad !
- Traduis s'il te plaît.
- La galère papa, dégoûtée, j'ai la haine et...j'ai peur.
- Moi aussi j'ai peur, les adultes ont peur également. C'est pour cela que nous devons nous soutenir toi et moi.

Elle ne répondit plus jusqu'à ce qu'ils arrivent aux abords d'un fast-food aux Halles. Blanchard espérait que sa fille avalerait quelque chose en territoire connu. Et en effet, elle commanda ses nuggets-frites-ketchup-soda, tandis que Guillaume, perdu dans la jungle des Burgers, se contenta d'avaler le steak haché et les frites de son sandwich. Il fit passer ce « somptueux » repas à l'aide d'une bière pression. Il buvait peu d'ordinaire et n'appréciait que le bon vin de temps en temps, grâce à Marion en grande partie, les vins, c'était son boulot. Ils prirent ensuite le métro pour rentrer chez eux. Bientôt 17 heures. L'appartement n'était plus le même depuis la veille, il n'avait pas changé pourtant mais l'atmosphère y était lourde et chargée d'absence, d'une absence, monstrueuse.

- Tu as des devoirs Mandie ?
- Papaaa ! Tu me parles de devoirs maintenant ?
- Il faut essayer de s'occuper l'esprit.
- Tu y arrives, toi ?, dit sur un ton de reproche.
- Non, bien sûr que non.

Il partit chercher quelques albums de photos de vacances sans savoir si c'était une bonne idée.

- Viens me raconter nos vacances s'il te plaît.
- Pas envie maintenant papa.

C'était un jeu à trois, depuis qu'Amandine était petite. « Raconte-nous nos vacances ». Elle se glissait entre ses parents sur le canapé, en rassemblant ses souvenirs et commentait les photos. Elle établissait à chaque fois une sorte de classement, des endroits les plus supers, ou top, ou classe, cool, je kiffe, trop cool ou grave calé, jusqu'aux plus nuls, nazes, trop ghetto... Ce classement ainsi que les termes lexicaux

de ses appréciations évoluaient avec son âge, bien entendu. Ces derniers temps, le petit jeu se raréfiait et lorsqu'il se présentait parfois encore, les parents avaient droit à un dégomme tous azimuts de pratiquement toutes les activités passées, preuve de sa bonne santé mentale ! Blanchard insista et elle finit par s'approcher. Point de chamailleries cette fois, tous deux tournaient les pages avec une forme de tendresse et de nostalgie qui n'effaçaient pas leur angoisse mutuelle, mais la contournaient un peu. Ils furent interrompus par quelques appels téléphoniques de la famille, brefs pour la plupart, il n'y avait pratiquement rien à dire pour le moment. Son ami Jean-Baptiste, commissaire divisionnaire de la crim' l'appela également.

- Salut Guillaume, tu tiens le coup ?
- On se soutient comme on peut avec Mandie.
- Je peux faire quelque chose ?
- Non rien, je dois attendre les nouvelles de l'École Militaire.
- Bien, tiens-moi au courant s'il te plaît et ne t'inquiète pas pour le service ces prochains jours, prends soin de vous deux.
- Merci Jibé, à la prochaine.
- Salut.

À 18h27, nouvel appel.

- Allô oui ?
 - Monsieur Blanchard ?
 - Oui.
 - Lieutenant Ménez à l'appareil, nous nous sommes vus ce matin, nous avons du nouveau.
- La respiration de Blanchard se bloqua, sa pâleur s'accrut.
- Pouvez-vous passer à l'École Militaire ? Je vous y attend.
 - Dites-moi juste...
 - Nous avons la consigne de ne rien dire par téléphone.
 - J'arrive.
 - Bien, à tout à l'heure.

Blanchard rappela immédiatement Jean-Baptiste.

- Salut, c'est Guillaume, peux-tu me conduire au Champ de Mars, il y a du nouveau.
- Je suis en plein barnum, je ne peux pas m'absenter.

Le commissaire Clérot songea à envoyer à Guillaume son équipier habituel, le lieutenant Vernon, puis se ravisa. S'il y avait bien une chose dont Guillaume avait besoin en ce moment, c'est d'un ami disponible.

- Donne-moi un quart d'heure, je serai devant chez toi.
- Merci Jibé, à toute.

Les minutes qui suivirent furent les plus longues de sa vie. Il avait informé Mandie et lui demanda de se préparer. Quelque soit la nouvelle, il devait être avec elle en permanence. Mais ce coup de fil n'annonçait rien de bon, au contraire et l'infime espoir d'un dénouement heureux s'amenuisait à chaque seconde.

- Ne pleure pas, ça ne veut rien dire.
- Tu ne le pense pas toi-même, arrête de vouloir me protéger !

Il ne répondit rien, ne sachant plus que répondre.

Quelques minutes plus tard, Clérot sonna à l'interphone.

- On arrive, hurla Blanchard.
- Grouillez-vous, je suis au milieu de la rue.

Il était effectivement garé en double file, tous feux allumés, mais quel agent municipal oserait verbaliser un véhicule de police ? Et c'est en usant de ses prérogatives que le commissaire pilota à vive allure vers la place Joffre. On les conduisit directement jusqu'au bureau du lieutenant Ménez dès leur arrivée.

- Monsieur Blanchard, annonça l'hôtesse.

Ménez se leva et s'avança vers le trio. Il lança un regard interrogateur à Blanchard en désignant sa fille d'un geste discret. Guillaume acquiesça.

- Prenez place.

Madame Salomon, la psychologue, était présente également. Le père et la fille s'assirent sans se lâcher la main. Le commissaire resta debout derrière son ami, les mains sur ses épaules, madame Salomon fit de même avec Mandie, une mise en scène grotesque et totalement inappropriée en ce moment dramatique. Ménez se racla la gorge et entama, avec un maximum de compassion.

- Je suis désolé...

Guillaume Blanchard s'affaissa, toutes ses dernières résistances s'effondrèrent d'un coup. C'était lui, à cet instant précis, qui était

fauché par les balles des tueurs. Il serra plus fort la main de sa fille qui s'était mise à hurler. La psychologue l'entoura de ses bras en lui murmurant doucement quelques paroles de réconfort, sans effet. Mais que faire d'autre ? Le commissaire quant à lui pétrissait les épaules de son ami en se disant qu'il avait bien fait de venir. Au paroxysme de sa douleur, Guillaume ne put s'empêcher de penser à cette tâche ingrate à laquelle devait se livrer le lieutenant Ménez, annoncer l'irréversible aux proches. Pour avoir eu à le faire souvent, Blanchard savait que c'était là le devoir le plus pénible, et de loin, confié aux policiers. Il décida de garder un minimum de dignité.

- L'identification a été facilitée par votre photo que j'ai pu transmettre par mail, je vous la rends.

Blanchard bafouilla un merci inaudible.

- Son sac à main a été retrouvé ainsi que son téléphone. Elle était effectivement attablée au Petit Cambodge au moment de l'attaque.

- Et son amie, Alexandra Ménard ? Elles étaient ensemble.

Ménez consulta son ordinateur. Mandie pleurait maintenant à chaudes larmes, ses sanglots bloquant parfois sa respiration.

- Elle est hospitalisée à St Louis, toujours en réanimation mais son pronostic vital n'est pas engagé.

- Où est Marion ?

- Les dépouilles ont été transportées à l'institut médico-légal dans le douzième, vous connaissez je pense. Vous devez vous y rendre dès que possible pour procéder à l'identification formelle et définitive. Vous aurez accès également au rapport d'autopsie nécessaire à l'enquête, le moindre détail pouvant être utile dans la recherche des terroristes ou de leurs complices.

- Autre chose ? demanda le commissaire Clérot.

- Non, rien.

- Monsieur Blanchard, interrompit madame Salomon, nous sommes en mesure de vous accueillir ici dans les jours qui viennent. Je pense qu'il serait souhaitable que votre fille surtout puisse exprimer son ressenti.

- Rien à foutre ! hurla Mandie.

- On verra, je vous remercie. J'ai juste une question à vous

poser, tout de suite, mais en tête à tête.

- Suivez-moi.

Elle l'entraîna dans une petite pièce adjacente qui devait servir de rangement.

- Voilà, pensez-vous que ma fille puisse ou doive m'accompagner à l'identification ?
- C'est une question très difficile et je ne connais pas votre fille pour y répondre de façon précise. Peut-être qu'en lui laissant un peu de temps pour s'y préparer, le choc serait moins pénible. Je crois que le mieux, avant qu'elle ne voit sa mère, est que vous vous rendiez seul à l'institut médico-légal et lorsque les services funéraires auront préparé le corps, toute trace de blessure ou de souffrance auront quitté son visage. Mais je pense que c'est à vous de décider, de vous y tenir en lui expliquant avec vos mots de père.
- Merci.

Blanchard était perdu dans un monde irréel, le cerveau court-circuité, ses pires cauchemars ressemblaient à des contes de Noël à côté de l'atroce vérité. Il glissa un mot à l'oreille de Jean-Baptiste.

- Peux-tu me conduire à l'institut et t'occuper de Mandie pendant que j'y serai ?
- Bien sûr, tu n'auras qu'à nous rejoindre à la maison, Francine y est, elle saura l'aider.
- J'en profiterai pour informer la famille.

Francine Clérot avait réussi à entrer dans l'univers d'Amandine, d'en devenir une sorte de confidente adulte. Elle bénéficiait en cela de sa propre expérience de mère de trois enfants, envolés du nid à présent. Elle avait un véritable don pour mettre en confiance la fille de Blanchard et surtout, de garder ses petits secrets, on ne dit pas tout à ses parents !

C'est dans la voiture que son père lui expliqua.

- Mandie, retire tes écouteurs je t'en prie.

Sa fille était prostrée, le visage contre la vitre arrière.

- Je vais aller seul voir maman. Tu restes avec Jibé, il te conduira chez Francine. Je dois téléphoner à la famille. C'est à toi de décider si tu veux voir ta mère dans les jours qui

viennent, je respecterai ta décision.

– ...

– Dis-moi quelque chose Mandie...

– Trop grave en bad, là.

Son père ne lui demanda pas plus d'explications. Il ressentait personnellement les mêmes affres que sa fille pour pouvoir imaginer son désarroi. C'est en silence, une nouvelle fois, que le commissaire les conduisit jusqu'à la place Mazas où il déposa son ami.

– Rejoins-nous à la maison dès que tu auras fini.

– Merci, ça fait du bien de te savoir là.

– C'est normal.

La voiture repartit et Blanchard se retrouva seul sur le trottoir, n'osant entrer dans cet immeuble à connotation forcément funeste. Il était 20h15 maintenant, il repensa au soutien de son ami. Son seul véritable ami, une affection qui avait grandi à travers des échanges initialement purement professionnels. Le commissaire Clérot prendrait sa retraite dans deux ans. C'était un homme très grand, au visage autrefois sec et sévère mais qui s'était adouci avec le temps sous une chevelure blanche encore fournie. Il formait un couple complémentaire avec Francine son épouse, plutôt petite et ronde, au perpétuel sourire engageant.

Il jeta un regard vague vers le pont d'Austerlitz, en face, entra et se présenta à l'accueil. Le temps des vérifications, l'homme au guichet le pria de bien vouloir attendre quelques minutes afin « d'installer la défunte dans la pièce réservée aux identifications formelles ». L'attente ne fut pas longue, un employé en costume sombre impeccable, le visage grave adapté à ses fonctions, le pria de le suivre. Après un dédale de couloirs et de portes, ils arrivèrent face à une vitre donnant sur la pièce où reposait le corps, sous un drap blanc.

– Monsieur Blanchard, vous devez confirmer qu'il s'agit bien de votre femme d'abord, puis je vous donnerai, si vous le souhaitez, les détails de ce que nous savons, relatifs aux blessures. Dites-moi quand vous serez prêt.

– Allons-y.

L'employé ouvrit la porte et précéda le policier jusqu'au pied de la table métallique.

- Quand vous voulez.
- Faites.

Il fit apparaître le visage de Marion, Blanchard s'approcha, se tenant à la table. Marion, sa Marion... D'une pâleur inconnue. Ses cheveux châains, avait été dégagés du front et reposaient de part et d'autre de son visage, jusqu'aux épaules. Ses paupières et sa bouche étaient closes. Une trace de blessure par balle était visible à la base de son cou, côté droit. Il saisit sous le linceul sa main gauche, froide et se perdit longuement en contemplation. Ses pensées n'étaient qu'un enchevêtrement d'idées avortées, il ne réalisait pas qu'à ce moment précis, il devait entamer son processus de deuil. Il mit fin à son recueillement en posant un long baiser sur le front de sa femme. En se relevant, il hocha la tête vers l'homme qui s'était mis en retrait. Ils sortirent. L'employé le conduisit jusqu'à un bureau.

- Asseyez-vous.
- Merci.
- Monsieur Blanchard, il me faut une confirmation officielle. S'agit-il bien de votre épouse, Mme Marion Blanchard née Dévigne ?
- Oui.
- J'ai besoin de votre signature ici, vérifiez les informations ainsi que la date et l'heure.

Il s'agissait d'un certificat de décès établi par un médecin, complété par l'attestation formelle d'identification. La mort avait été constatée à 22h37 à l'Hôpital St Louis.

- Merci monsieur Blanchard. J'ai ici un sac contenant les vêtements quelle portait ainsi que son sac à main contenant, entre autres, son téléphone. Vous pouvez les emporter dès à présent ou les laisser aux soins de l'entreprise de pompes funèbres que vous aurez choisi. Souhaitez-vous maintenant en savoir plus ?
- Oui.
- Votre femme a été trouvée étendue sans vie sur le trottoir de la terrasse du Petit Cambodge à 21h54. Elle a été transportée à la morgue de l'hôpital St Louis où sa mort a été prononcée. Elle a ensuite été transférée ici à des fins d'identification plus précis, ainsi qu'à une autopsie. Le médecin légiste a relevé quatre

blessures infligées par arme lourde. Une au cou, une autre sous le sein gauche, perforant le poumon sans toucher le cœur, la troisième à l'abdomen traversant le foie et enfin la dernière en haut de la cuisse droite. Au moins deux de ces blessures étaient mortelles. Le médecin estime de façon formelle qu'elle n'a pas eu le temps de souffrir. Avez-vous d'autres questions ?

- Je ne vois pas si ce n'est concernant les démarches à suivre maintenant.
- Vous devez très rapidement trouver un ordonnateur de pompes funèbres et nous faire connaître votre choix afin qu'il prenne en charge la dépouille. Nous avons ici une liste qui pourra vous aider.
- Bien, je vous remercie.
- Je suis désolé monsieur Blanchard, bon courage.
- Merci.

Il ressortit à l'air frais, désorienté, abasourdi, effondré, tête basse et chaussures de cent kilos chacune. Il devait maintenant joindre la famille angoissée qui avait essayé de le contacter plusieurs fois dans la journée. Il longea la Seine d'un pas lourd, dans la nuit parisienne, ville lumière malgré tout, la vie continue, pour ceux qui restent. Il s'assit sur un banc, alluma son téléphone. Il avait décidé en marchant de commencer par ses parents, Marcel et Gisèle Blanchard. Ils habitaient, depuis leur retraite, une petite villa dans un des nouveaux lotissements de Gignac, gros village de la vallée de l'Hérault. C'est son père qui décrocha.

- Guillaume ?...
- Elle est morte papa..., ses sanglots reprirent.

Un long silence.

- Comment vas-tu ? Et Mandie ?

- Je ne sais pas..., je ne sais pas.

Il entendit son père chuchoter à sa femme.

- Tu peux m'en dire plus Guillaume ?

- Elle était à la terrasse du Petit Cambodge avec une amie. Tu peux appeler Pascal ?

C'était son frère, plus jeune de deux ans, il était resté au pays, les contacts s'étaient un peu distendus avec le temps.

- Bien sûr, dis-moi, as-tu déjà une idée pour l'enterrement ?
- Marion souhaitait la crémation suivie d'une inhumation de ses cendres auprès de son père, à Montpeyroux. Je vais respecter ses volontés.
- Bon, as-tu déjà appelé madame Dévigne ?
- Non, c'est une nouvelle épreuve. Je vais le faire mais elle ne doit pas rester seule, pouvez-vous y aller ?
- Oui, bien sûr. J'essaie de mesurer tout le courage qu'il te faut en ce moment, sans pouvoir l'imaginer vraiment.
- Je vous tiens au courant, à bientôt.
- On t'embrasse Guillaume.

Il restait désormais à joindre la mère de Marion, Mireille Dévigne. Elle avait perdu son mari, Yvon, quelques années auparavant, victime d'un infarctus foudroyant pendant qu'il chassait dans les collines avoisinantes de Montpeyroux, leur commune de résidence, un petit village viticole adossé aux premiers contreforts des Cévennes. Elle décrocha dès la première sonnerie.

- Bonsoir Mireille, c'est Guillaume...
- Guillaume ! Elle est ?...
- C'est fini Mireille...elle n'a pas souffert.

Une longue plainte s'échappa à plus de huit cent kilomètres de Paris. Blanchard serra les dents et attendit.

- Guillaume, tu es là ?, une simple question entrecoupée de larmes.
- Oui, mes parents sont en route pour vous retrouver, vous ne pouvez pas rester seule.
- Ne raccroche pas s'il te plaît.
- Je n'en ai pas l'intention.
- Co...comment va Mandie ?
- Difficile de savoir réellement ce qu'elle pense. Elle est effondrée bien sûr, passant tour à tour de la colère au mutisme et à la prostration. Elle est actuellement chez mes amis parisiens, Jean-Baptiste et Francine, vous les avez déjà rencontrés une fois en été.
- Oui, je m'en souviens, ils sont très gentils.

- Je dois aller la retrouver maintenant.
- Je comprends, rappelle-moi vite s'il te plaît.
- C'est promis, je suis avec vous.
- Au revoir Guillaume.
- Au revoir Mireille, courage.

Il était contraint maintenant de souhaiter bon courage aux autres proches.

Il décida de regagner à pied le domicile des Clérot. Ils louaient un des grands appartements d'un hôtel particulier dans le quatrième, quartier du Marais, non loin de l'église St Paul. Il arriva vers 21h30. Francine le prit dans ses bras et une nouvelle fois, les sanglots l'assaillirent. Elle le berça doucement de quelques mots de réconfort.

- Jean-Baptiste arrive, on va manger un morceau, je nous ai préparé quelques légumes frais et un rôti de veau. Mandie a mangé un peu, elle n'a rien voulu dire, elle s'est endormie dans une des chambres d'enfants. Tu prendras l'autre pour cette nuit, inutile de rentrer chez vous, tu vas tourner en rond. Il te faut un peu de sommeil également.

Blanchard accepta un cognac, un remontant ne lui ferait pas de mal, exceptionnellement. Il relata les dernières heures à son amie. Clérot arriva enfin et ils passèrent à table. Ils se forcèrent à manger sans aucun appétit. L'atmosphère était lourde et Guillaume commençait à ressentir la fatigue. Il n'y eu pas de véritable conversation, quelques bribes de phrases par-ci par-là, des banalités.

- Francine et Jibé, je vous remercie pour tout.
- Tu aurais fait pareil, c'est la moindre des choses, répondit le commissaire. Maintenant tu vas au lit, sans discussion. Prends ce truc, ça t'aidera.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Ça s'appelle un somnifère, et tu ne protestes pas ! Tout de suite, devant nous.
- Je n'ai pas l'habitude.
- Tu n'es pas dans une situation habituelle.

Il s'exécuta, salua ses hôtes et gagna la chambre d'amis. Il s'accorda une douche, s'allongea et sombra rapidement dans le sommeil.

Paris
Les jours suivants

Le somnifère fit son effet, il dormit jusqu'à 9h25, dimanche 15 novembre. Mandie était déjà levée et semblait plus encline à partager quelques mots avec Francine. Elle accepta l'étreinte de son père, ses yeux n'avaient pas retrouvé leur éclat.

- Tu as du café tout prêt à la cuisine, Guillaume.
 - Merci Francine, il achèvera de me réveiller, foutue drogue !
- Il alla se servir.
- Papa, Jenny demande si je peux venir chez elle, ses parents sont d'accord. S'il te plaît, c'est ma meilleure copine, il faut qu'on discute.

Blanchard se demanda ce qu'elles pouvaient bien avoir à se dire, mais d'un autre côté, il n'avait pas encore réfléchi vraiment à sa journée, ni que faire de sa fille. Il y avait les services funéraires à contacter et préférait le faire seul. La proposition des Bardet l'arrangeait en fin de compte.

- Francine, tu peux me prêter ta voiture ?
- Sans problème, on est dimanche, je n'ai rien à faire de particulier.
- Bien, je te la ramènerai cet après-midi, je dois m'occuper des démarches. Où est Jibé ?
- Tu le connais, même les jours fériés, il faut qu'il fasse un tour au bureau. Vivement la retraite, avant qu'il se fatigue trop.
- Il risque de s'ennuyer... Mandie, passe-moi les parents de Jenny, s'il te plaît.
- Jen', y a mon yeuve qui veut parler aux tiens....
- Bonjour monsieur Bardet.
- Bonjour monsieur Blanchard... Nos sincères condoléances, nous sommes de tout cœur avec vous. Si nous pouvons vous aider...
- Merci, c'est très gentil. Mandie vient justement de me faire part de son souhait de rester avec votre fille.